

Manipuler avec soin *Haut Bas Fragile*

Jean Beaulieu

Volume 14, Number 4, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33776ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (1995). Review of [Manipuler avec soin / *Haut Bas Fragile*]. *Ciné-Bulles*, 14(4), 18–19.

Manipuler avec soin

par Jean Beaulieu

Ce nouveau film de Jacques Rivette s'inscrit dans la lignée de *Céline et Julie vont en bateau* et de *la Bande des quatre*. Pendant presque trois heures, on suit les tribulations de trois jeunes femmes, Louise Leuven (Marianne Denicourt), Ninon Courtois (Nathalie Richard) et Ida Masson (Laurence Côté), dont le seul point commun est le personnage de Roland, décorateur pour le cinéma, qui fait la connaissance de chacune d'elles à divers niveaux. Le cocktail de ces trois comédiennes, au physique et au jeu très différents, confère au film sa diversité, sa vigueur et son souffle rafraîchissant.

Si Céline et Julie étaient deux, et que la Bande comptait quatre jeunes filles, voilà que Rivette compose ici avec le chiffre trois — et cela deux fois plutôt qu'une —, car au triangle isocèle de jeunes femmes répond, en trame, le triangle scalène masculin de Roland (André Marcon), Lucien (Bruno Todeschini) et Mathieu Leuven, le père de Louise. Plutôt accessoires, mais indispensables au développement de l'intrigue, ces personnages masculins servent davantage de ressorts visant à relancer l'action.

Autour de ces personnages se nouent et se dénouent diverses interactions, où Rivette multiplie les fausses pistes, donne quelques réponses, sème le parcours de rares indices et entraîne le spectateur dans son univers elliptique bien particulier, constitué de nombreux mystères ou secrets qui ne nous sont pas tous dévoilés et de ces détours du hasard qui arrivent malgré tout dans la vie, même s'ils paraissent souvent improbables. Cette veine plutôt ludique du cinéaste nous pousse à avancer certaines hypothèses, à tirer telle ou telle conclusion sur le sort ou le passé des personnages, à tenter de deviner ce qui suivra... Il prend donc un malin plaisir à tirer les ficelles de ce véritable *work in progress* sans commencement ni fin, tout en s'attachant de près à ses

personnages et en faisant preuve de beaucoup de générosité vis-à-vis de ses interprètes (les comédiennes sont également coscénaristes).

Difficile de résumer l'histoire, qui commence plutôt rudement avec une agression violente (ce à quoi Rivette ne nous a pas habitués), mais pour revenir rapidement à des épisodes plus intimistes, où le banal fraye avec l'extraordinaire, où le drame jouxte la comédie et où le fantaisiste côtoie le réalisme. Elle consiste en fait en une juxtaposition de situations, où chacun des personnages féminins, en proie à certaines contradictions, est en quête de quelque chose — chez Louise, la mémoire, chez Ida, sa mère biologique et chez Ninon, l'amour et une certaine valorisation de soi.

Louise, qui émerge d'un coma de cinq ans, vit isolée de sa famille dans un hôtel, bien qu'elle ait hérité de la maison d'une tante riche, et entretient des liens très distants avec son père avec qui elle ne communique que par téléphone. En apparence la plus fragile des trois, c'est pourtant elle qui, à l'aide d'une technique très efficace d'arts martiaux, règle le cas de l'agresseur qui attaque Lucien, le détective privé chargé de la suivre. Ninon, la plus énigmatique, flirte avec la délinquance, vole les billets de la caisse de son employeur, ce qui entraîne le congédiement d'une collègue, mais recherche une certaine stabilité affective. C'est à elle que Roland confie le secret du passé du père Leuven, secret qu'elle trahit auprès de Louise. Contrairement aux deux premières, dont l'itinéraire suit une sorte de spirale, Ida traverse le film en ligne droite. Fille adoptive, peut-être la plus mystérieuse des trois, elle travaille aux renseignements dans une bibliothèque mais cherche elle-même des indices pouvant l'amener à découvrir l'identité de sa véritable mère. Lorsqu'elle croit l'avoir reconnue, par intuition ou à la faveur du souvenir utérin d'une vieille chanson, elle prend la fuite.

Haut Bas Fragile est d'ailleurs un film très musical, où la chanson tient un rôle important: les prestations d'Enzo Enzo au «Backstage», bar dansant un peu irréel, tout comme les échappées «chantées et dansées» au milieu d'une scène entre deux personnages, rythment la progression des destins entrecroisés de Louise et de Ninon (ainsi que leurs relations avec Roland et Lucien), tandis que la chanson interprétée par Sarah (Anna Karina) constitue un élément moteur du «drame» de cette dernière.

Le temps du film est elliptique lui aussi; tout semble se dérouler au présent (absence de retours en

Haut Bas Fragile

arrière, une fin qui ne clôt rien), d'autant plus que les personnages, y compris Ida, tentent de fuir leur passé. Pourtant, l'action commence un 15 juillet, puis beaucoup plus loin dans le film, au détour d'un calendrier mural de bureau, on se retrouve le 12... C'est la scène où Roland donne à Ida l'indice sur l'identité de l'interprète de la chanson qui l'obsède. On peut supposer alors que toute la partie de l'histoire où Ida est présente se déroule *avant* les scènes impliquant les personnages de Louise et de Ninon! Ce qui expliquerait peut-être, d'un point de vue scénaristique, pourquoi les trois protagonistes féminins ne sont jamais réunis dans une même scène. En fait, le personnage de Ida, non prévu à l'origine du projet, a été proposé à Rivette par Laurence Côté au moment où le cinéaste travaillait déjà avec les deux autres interprètes principales.

La construction du film, à la fois lâche et serrée, doit une large part de sa liberté à la contribution de chacune des comédiennes qui a développé son propre personnage au gré de ses fantasmes. Mais usant de son savoir-faire, Rivette, tout en réussissant à tirer le maximum de ses interprètes, tant par leur jeu que par leur apport au scénario, se réapproprie les personnages en organisant leurs trajets dans un tout cohérent. Cela nous change des scénarios trop bien léchés, des mises en scène réglées au quart de tour et des dialogues figés, souvent prétextes à des mots d'auteur...

En dépit de sa grande générosité, Rivette exerce tout de même un contrôle fort rigoureux. Quand l'action tend à se perdre dans d'éventuels méandres susceptibles de diluer l'intérêt du spectateur, le réalisateur voit à ce que des rencontres aient lieu, relance l'action par un détour de scénario (par exemple la partie de cartes initiatique dans le sous-sol du «Backstage»)

ou émaille une scène d'un dialogue ou d'un détail qui approfondit le mystère ou révèle un secret, si bien que lorsque le film prend fin, de façon un peu abrupte d'ailleurs, on se surprend à souhaiter qu'il continue.

Non seulement Rivette se permet quelques clins d'œil sur son propre style et sur ses œuvres antérieures (le décor de **Jeanne la Pucelle** dans l'atelier de Roland, le choix d'interprètes avec qui il avait déjà tourné, le procédé consistant à faire écrire leurs rôles par les comédiennes comme dans **Céline et Julie...** et sa propre apparition sous les traits de monsieur Paul), mais encore il salue au passage ses copains des **Cahiers** et comparses de la Nouvelle Vague: sa façon de filmer Paris, proche de celle de Rohmer; le personnage de Lucien, qui file Louise à la demande de monsieur Leuven, rappelle par sa candeur et son penchant amoureux pour sa cible, l'Antoine Doinel de **Baisers volés**; les épisodes dansés et chantés, éloge non voilé au cinéma de Jacques Demy; et la présence de Godard pourrait être indirectement évoquée par celle d'Anna Karina.

Avec **Haut Bas Fragile**, Rivette semble retrouver le plaisir de son petit théâtre, plaisir que partagent ses fidèles spectateurs. On trouve ce ton oscillant entre légèreté et tragédie, cette joie apparente de construire et déconstruire une histoire sans la prendre trop au sérieux, sa liberté totale relativement à la durée du film — bref, la touche de l'auteur. Comme Rohmer encore aujourd'hui, et autrefois Truffaut, Demy et Eustache, Jacques Rivette véhicule chaque fois une vision bien personnelle du cinéma, qu'on reconnaît dans presque chaque scène de ses films. Un regard unique, distinctif. Ce qui fait cruellement défaut chez la plupart des soi-disant cinéastes nés à l'ère de la télévision. ■

Haut Bas Fragile

35 mm / coul. / 169 min /
1994 / fict. / France

Réal.: Jacques Rivette
Image: Christophe Pollock
Scén.: Laurence Côté,
Marianne Denicourt, Nathalie
Richard, Pascal Bonitzer,
Christine Laurent et Jacques
Rivette
Mus.: François Bréant
Mont.: Nicole Lubtchansky
Prod.: Martine Marignac,
Maurice Tinchant - Pierre
Grise Productions
Int.: Laurence Côté, Marianne
Denicourt, Nathalie Richard,
André Marcon, Bruno Todeschini,
Wilfred Benaïchi, Anna Karina



Haut Bas Fragile de Jacques Rivette